

1941-1943

Joseph TROFFAES

*De Friedrichshafen à Auschwitz
en passant par Gurs*

Témoignage publié dans *Gurs, souvenez-vous*, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 50 (mars 1993), p. 9 et 10.

"Je suis entré au camp de Gurs quelques jours avant mon 20^e anniversaire, après avoir été à la prison de Pau pendant 18 jours , accusé de passage illicite de la frontière vers l'Espagne. Au mois d'avril 1941, j'avais vu un prototype de la "V1" (...) au camp militaire nazi du "Seewald" à Friedrichshafen en Allemagne du Sud. J'avais réussi à m'échapper de la prison de police de cette ville, au bout de 24 jours d'emprisonnement solitaire dans une cellule capitonnée, sans cravate ni ceinture, ni lacets... Pendant ces 24 jours, j'ai appris toutes les ruses et " moyens de pression " dont les nazis disposaient. Je savais parfaitement qu'ils étaient capables de "faire parler une pierre"- Pourtant, la mort dans l'âme, j'avais réussi à leur faire croire que je faisais partie d'une organisation, capable de gagner la France libre. Cela n'était point difficile car les nazis ne pouvaient s'imaginer la marche d'un "cavalier seul". Ce que j'étais ! Ce mensonge était mon seul moyen pour rester en vie, puisqu'ils avaient trouvé des cartes d'état-major sur ma personne lors de mon premier interrogatoire (...) Herr MOHN, chef de la Gestapo, et son acolyte, les avaient trouvées pendant le dépouillement de mes vêtements. J'avais volé ces cartes dans la maison de l'Ortsgruppenführer de Kelhen (...).Elles étaient truffées de coups d'épingle, marquant des cibles pour les avions anglais. Les nazis m'ont aussitôt emmené dans la cellule capitonnée...

"Je suis entré au camp de Gurs quelques jours avant mon 20^e anniversaire, après avoir été à la prison de Pau pendant 18 jours, accusé de passage illicite de la frontière vers l'Espagne. Au mois d'avril 1941, j'avais vu un prototype de la "V1" (...) au camp militaire nazi du "Seewald" à Friedrichshafen en Allemagne du Sud. J'avais réussi à m'échapper de la prison de police de cette ville, au bout de 24 jours d'emprisonnement solitaire dans une cellule capitonnée, sans cravate ni ceinture, ni lacets... Pendant ces 24 jours, j'ai appris toutes les ruses et "moyens de pression" dont les nazis disposaient. Je savais parfaitement qu'ils étaient capables de "faire parler une pierre". Pourtant, la mort dans l'âme, j'avais réussi à leur faire croire que je faisais partie d'une organisation, capable de gagner la France libre. Cela n'était point difficile car les nazis ne pouvaient s'imaginer la marche d'un "cavalier seul". Ce que j'étais ! Ce mensonge était mon seul moyen pour rester en vie, puisqu'ils avaient trouvé des cartes d'état-major sur ma personne lors de mon premier interrogatoire (...) Herr MOHN, chef de la Gestapo, et son acolyte, les avaient trouvées pendant le dépouillement de mes vêtements. J'avais volé ces cartes dans la maison de l'Ortsgruppenführer de Kelhen (...). Elles étaient truffées de coups d'épingle, marquant des cibles pour les avions anglais. Les nazis m'ont aussitôt emmené dans la cellule capitonnée...

Je ne veux pas raconter maintenant en détails les circonstances de ma fuite se situant de façon invraisemblable... mais vraie ! Au bout de quelques jours, et par la filière qui débutait à Ensisheim et en passant par Dôle (Banque de France), à travers la ligne de démarcation, cela finissait pour moi, provisoirement, à Lons-le-Saunier en France-libre, où j'avais mon premier contact avec AJAX, sans le savoir... (...). Lors de mon arrivée à Dôle, les nazis avaient tué un passeur de la ligne de démarcation à la rivière "Le Doubs". Le lendemain, je suis passé (seul) à mon tour, guidé par un gamin de 10 ans jusqu'à la rivière, avec un aperçu sur les gardiens nazis du pont et des renseignements sur les gardes-mobiles que j'ai suivi de loin.

Ayant tué un fugitif la veille, ils s'étaient équipés de cannes à pêche...une fois passée la grande boucle du Doubs, ils se mirent dans l'herbe. J'ai reculé d'une centaine de mètres et, de l'autre côté de la boucle, j'ai traversé à la nage, après deux plongeurs vers le fond de la rivière glaciale afin d'échapper aux tourbillons. Un paysan , travaillant sa terre sur l'autre rive, m'a pris chez lui. Il avait quatre ou cinq enfants. J'ai passé la nuit dans sa ferme. Je lui disais que j'avais des nouvelles pour le 2° Bureau et c'est lui qui, le lendemain, me conduisit à l'autobus qui devait m'amener en face de la gare de Lons-le-Saunier où se trouvait le bureau d'accueil. (Témoignage du général Pélissier). Là, j'ai fait connaissance du capitaine KLEINMANN, Officier spécial de l'antenne de l'armée, et du capitaine CASTAING (devenu Préfet du Jura après la guerre). Il était membre de l'organisation AJAX (ce que j'ignorais complètement, confirmé maintenant par sa secrétaire Colette GUY).

Le juge du gouvernement de Vichy me condamna pour le camp de Gurs. Il le fit parce que je ne voulais point lui assurer de rester "neutre" en France-libre. Lors de mon arrivée à ce camp, où je trouvais Jean ALLARD, un jeune Belge de 18 ans, natif de Mons, j'ai vu pour la première fois de ma vie des "squelettes vivants" ! La vue d'un homme, torse nu, amaigri jusqu'à l'os, d'une pâleur effrayante et chancelant à chaque petit pas, m'a terrifié de façon indescriptible. Comment était-il possible de faire souffrir des êtres humains à un tel point ? La nourriture au camp de Gurs n'en valait pas le nom et, faute d'argent pour s'acheter des oignons, ou autres choses, à la cantine du camp, on pouvait prévoir son propre décès, pour ainsi dire, à la minute près...C'est pourquoi Jean Allard restait toute la journée sur sa pailasse. Il me confia son plan d'évasion contre ma promesse de le ramener chez ses parents à Mons. Ce que je fis.

Le 2 novembre 1941 (il y a 51 ans!), on avait organisé au camp de Gurs un "théâtre" pour les prisonniers avec un permis spécial pour sortir de l'ilôt. Pour cela, il fallait astiquer l'intérieur de notre baraque de façon irréprochable. Ce permis obtenu permettait de circuler dans le grand camp.

Une fois sorti de notre ilôt, nous nous sommes cachés, accroupis sous les toilettes du camp, tout près du ruisseau qui formait la bordure. Le mirador n'était point occupé. Pour franchir les fils dans l'eau du ruisseau, j'avais un morceau de couverture. Les fils étaient attaqués par la rouille et j'ai fini par nous frayer un chemin. Finalement, nous sommes sortis par le cimetière du camp. J'ai dit que j'avais été moralement obligé de promettre à Jean Allard de le ramener chez ses parents, ceci contre la communication de son plan d'évasion qui, sans aucun doute, était conçu de longue date. Il disait que, l'hiver présent, il n'était point possible de traverser les Pyrénées, à pied. D'ailleurs, les Espagnols l'avaient pris et l'avaient

refoulé en France, malgré sa jeunesse (18 ans) et on l'avait enfermé au camp de Gurs. Ce qui constitue un crime impardonnable contre les Droits de l'Homme. Il me confirma que le passage pour l'Angleterre par l'Espagne n'était point possible sans disposer d'une filière organisée. Ainsi, et de par l'aide de ses parents à Paris, nous avons réussi à gagner Mons (...)

Une fois Allard chez lui, me voilà de nouveau en plein dans la jurisprudence de l'ennemi, que j'avais trompé à fond, qui me recherchait et dont j'avais réussi de m'enfuir...Donc, je me trouvais en Belgique, sans issue. Je n'osais pas rentrer et voir ma famille. Notre village était très petit et ma venue ne pourrait rester inaperçue. Je me suis réfugié dans la ville d'Alost, où j'étais né, chez mon oncle. Celui-ci travaillait pour les nazis car, sans leur protection, son usine de fabrication de chaussures n'aurait pu fonctionner. Evidemment, toute la Belgique a travaillé pour les nazis pendant toute la durée de la guerre.

C'est ma tante qui m'a ouvert la porte. Je crois que mon oncle n'a jamais su que j'ai été caché dans sa demeure pendant plusieurs semaines. Alors, Etienne Geerinckx, un officier de l'armée secrète belge est venu me voir dans ma cachette. Ma tante était devenue hyper-nerveuse. Albertine, sa fille unique (toujours en vie) était présente également. Il me confia que la Résistance n'était pas encore organisée. Je lui demandai une fausse carte d'identité, qu'il me refusa. Alors, et puisque je savais comment quitter l'Allemagne, mon seul espoir était de ramasser de nouveau des renseignements pour retrouver mes amis (secrets) à Lons-le-Saunier. Afin d'apaiser la "frousse" terrible de ma tante, je lui proposai de faire demander une nouvelle carte d'identité au bureau de la population de la ville, sous prétexte que je l'avais perdue et que je voulais de nouveau m'engager comme travailleur volontaire. Pour avoir une petite chance de réussite, je pensais partir pour Hambourg, dans l'extrême nord de l'Allemagne (Friedrichshafen se trouvait dans le sud). Malheureusement Hannover fut ma destination où je fus arrêté presque aussitôt par Herr MOHN, venu par avion pour me ramasser, le 16 janvier 1942...

Devenu plus sage après les expériences de ma première arrestation, j'avais caché mon matériel "encombrant" sous la paillasse d'un Hollandais qui occupait le lit en-dessous. Cela m'a sauvé la vie, car mon paillason a été passé au tamis...Lorsque le Hollandais trouva mon "trésor" il le porta chez mon père lors d'un congé postérieur. Mon père a tout brûlé aussitôt...Herr MOHN et son acolyte me conduisirent à Stuttgart : train, coupé spécial, ligoté d'un pied à l'autre avec une chaîne qui passait dans mon pantalon.

Après un an de détention solitaire dans la cellule n° 73 de l'Untersuchungshaftanstalt Untertürkheim à Stuttgart, je devais comparaître devant le Volksgerichtshof de Berlin Moabit le 5 janvier 1943. Donc, à peine devenu majeur et accusé depuis un an d'espionnage (Landesverrat) marqué dans l'encadrement de la porte de ma cellule, il s'agissait de sauver ma tête ! J'ai menti, avec succès. J'ai toujours prétendu que j'étais revenu en Allemagne pour travailler. Mon dossier pénal nazi destiné au Juge de la Jeunesse ne contient que douze lignes truffées de huit mensonges. Karl-Heinz avait témoigné que j'avais bel et bien volé les cartes d'Etat-major, chez son père. Faute de preuves lors de ma dernière arrestation, j'ai attrapé 30 ans, plus un.

Huit mois après ma condamnation (étant porteur du pyjama rayé) je me suis évadé dans des circonstances extrêmement dramatiques. Malgré les poursuites soutenues (invraisemblables mais vraies) j'ai réussi à reconstituer le contact avec Castaing qui ne se trouvait plus à Lons-le-Saunier, pendant que

Kleinmann avait pris la fuite, la France étant occupée totalement. Quant aux pauvres occupants du camp de Gurs, ils sont morts...

Cinq mois plus tard, le 28 février 1944, j'ai été arrêté dans la zone atlantique sous le faux nom de Jzef Müller, de l'Organisation TODT. Lorsque les nazis découvrirent que j'étais Belge, ils m'ont sauvagement battu et délégué aux Français. Via Compiègne, je fus déporté à Auschwitz, de là à Buchenwald et presque immédiatement à Flossenbürg d'où j'ai été évacué le 20 avril 1945 pour effectuer une "marche de la mort" avec 14 000 détenus. Nous marchions la nuit...La libération a eu lieu pour 576 survivants le 23 avril 1945. J'ai frôlé la mort onze fois. (...) Pour survivre à ce "séjour" pendant un an, on a besoin de plusieurs miracles. Il ne faut pas chercher midi à quatorze heures : si l'on se sauve du CAMP DE GURS au bout de trois jours seulement, n'est-ce pas un MIRACLE ?

Joseph TROFFAES